C E S D 2ème Année : cours de M.Jacques WEBER

1988-1989

INITIATION A L'ANTHROPOLOGIE ECONOMIQUE

RESUME DE COURS

Le présent document ne constitue que le résumé du cours d'initiation à l'anthropologie économique. Il se limite à l'exposé des définitions et raisonnements essentiels; sauf dans l'introduction, il ne reprend que quelques uns des exemples présentés oralement pendant l'année. Il ne saurait donc remplacer la présence au cours.

INTRODUCTION : STRUCTURES SOCIALES ET APPROCHE QUANTITATIVE

Le cours d'anthropologie économique se propose d'examiner des notions ou des faits dont l'"évidence" supposée conduit à les étudier de près, sous un angle peu familier aux économistes ou aux statisticiens. Les problèmes de définition du "ménage" dans des lieux où il existe des formes variées d'organisation familiale illustre le besoin de "qualification" des données quantitatives préalablement à la mise en oeuvre des méthodes économiques et statistiques. Pour nous permettre d'entrer de plain-pied dans la nature des questions pour lesquelles l'approche anthropologique peut enrichir l'approche économique, nous examinerons une série d'exemples permettant d'introduire les bases du cours. Les exemples choisis ont trait aux questions de mesures (1); à l'écart qui peut séparer les logiques paysannes de la rationalité des projets de développement (2); pour terminer par l'examen de quelques idées reçues en économie du développement (3).

1.- Mesures de la réalité

Lorsque nous mesurons des grandeurs économiques, nous sommes conduits à supposer qu'il puisse exister des mesures objectives, vraies: un mètre ou un kilogramme sont des mesures "vraies" de longueur et poids bien

"réels". Parceque nous pouvons admettre cette "vérité" de la mesure pour des quantités physiques, nous en déduisons spontanément que cette "vérité" de la mesure vaut pour la quantification de grandeurs économiques. Or, les grandeurs économiques telles que production, revenu, coût, ont un fort contenu social qui peut amener l'observateur à mesurer autre chose que ce qu'il croyait: nous mesurons peut-être moins la réalité que l'idée que nous nous faisons de celle-ci

* de la mesure à l' "échec" d'un projet: production par hectare et production par planteur. L'exemple est emprunté aux ZAPI du Centre-Sud Cameroun, projet de développement de la production cacaoyère, dans les années soixante dix.

- l'évaluation ex ante du projet table sur des rendements cacaoyers de 350 Kg/ha dans la zone concernée;

- le projet aura pour objectif de doubler ces rendements en 5 ans;

- à l'issue des 5 ans, le rendement s'établit aux environs de 400 Kg/ha. Il est fait un constat d'échec du projet.

L'évaluation de départ était établie à partir de "carrés de densité" mis en place dans les cacaoyères; or, les carrés de densité mesurent le rendement des arbres à l'hectare, non celui des planteurs. En prenant pour base la productivité des arbres, les évaluateurs faisaient implicitement l'hypothèse que toute la production était récoltée... ce qui n'était pas le cas. Des évaluations menées par ailleurs montraient que le rendement des planteurs (production par planteur rapportée à sa surface en cacaoyère), s'établissait aux environs de 225 Kg./ha.

De plus, si l'évaluation du projet ex ante était établie à partir de carrés de densité, les évaluations en cours et à l'issue du projet étaient obtenues par division de la production totale de la zone par les surfaces plantées: c'est à dire le rendement des planteurs, non des arbres.

En comparant le rendement des planteurs au départ et à l'issue du projet, on pouvait observer une progression de 225 Kg/ha à 400 Kg/ha. En comparant des grandeurs comparables (rendement des planteurs), le jugement porté sur le projet n'était plus celui d'un échec: le projet avait au moins obtenu des planteurs que toute la production soit récoltée et ceci se traduisait bien par un quasi-doublement de la production de la zone...

Mais pourquoi les planteurs ne récoltent pas tout?

- les lois foncières déclarant vacantes les terres non exploitées incitèrent les planteurs à matérialiser leur appropriation foncière par des

plantations très étendues de cacao, trop étendues pour être entièrement récoltables.

- la production ne répond pas à un souci de maximisation du revenu, mais découle d'une anticipation des dépenses au cours de l'année suivante. Les rendements par planteur fluctuaient d'une année sur l'autre, et d'un planteur à l'autre, selon qu'une construction, un mariage ou une dépense importante était prévue. Le même planteur pouvait sortir de ses plantations, 125 Kg/ha une année et 700 Kg/ha l'année d'après. Il se trouvait que la cacaoyère constituait moins une réelle activité de production qu'une épargne sur pieds: la plantation fonctionnant comme un livret d'épargne dont on retirait l'argent nécessaire, pas plus.

L'utilisation de carrés de densité, que l'observateur récolte et pèse lui-même est en soi une méthode rigoureuse d'évaluation des rendements. Mais l'hypothèse implicite d'une récolte totale relève d'un postulat de rationalité: "il est logique, rationnel, de chercher à tirer un maximum de profit de la cacaoyère". Où l'on voit qu'une grandeur physique, le rendement par hectare, a un fort contenu social; où l'on voit que la mesure utilisée pour apprécier cette grandeur véhicule des hypothèses implicites sur la grandeur à mesurer. Pour conclure, quelle que soit la rigueur d'une méthode de mesure, ses résultats peuvent en fait mesurer tout autre chose qu'espéré: la mesure d'une réalité à fort contenu social implique, préalablement, que ce contenu soit clairement identifié.

* des aléas de la notion de productivité

- cultures pures ou associées

En 1972, des agronomes voulurent tester la possibilité d'inciter les femmes à passer des cultures vivrières associées, à des cultures séparées. Etaient cultivés des arachides, un légume, du maïs. Il était demandé aux femmes de cultiver, séparément, la même quantité de plantes qu'en cultures associées. Les femmes se plaignirent de ce que les cultures pures étaient beaucoup plus fatigantes que les cultures associées.

En fait, lorsqu'elles séparaient les cultures, la surface cultivée était bien plus vaste qu'en cultures associées: s'agissant de trois plantes, cette surface était à peu près multipliée par trois: d'où la fatigue invoquée.

Pourquoi cette extension de la surface totale? Désignant une tache jaunâtre au milieu de la parcelle d'arachides, une femme expliqua: "si toutes mes arachides s'étaient trouvées dans cette tache, je n'aurais rien maintenant; lorsque les cultures sont

mêlées, je suis sûre d'avoir de tout un peu".

Tout se passait comme si :

(a)- les femmes supposaient que chaque plante prend dans le sol une "nourriture" différente des autres plantes, auxquelles elle apporterait également quelque chose. Donc la séparation des cultures impliquait, pour un résultat supposé identique, d'affecter à chaque plante séparée la surface qui était nécessaire pour leur culture en association ("c'est fatiguant");

(b)- le mélange des cultures sur un même espace répondait à une stratégie de division des risques ("de tout un peu"); tandis que la séparation des cultures comporte le risque d'avoir beaucoup d'une plante et trop peu d'une autre.

Dans cet exemple comme dans le précédent, on peut apprécier ce que la simple notion de productivité par unité de surface peut véhiculer de vision du monde. Le technicien cherche à maximiser la production par unité de surface, la femme vise à nourrir sa famille dans l'hypothèse de la pire année climatique; elle sera ainsi conduite à produire plus que strictement nécessaire, et en minimisant, à sa manière, les risques. La différence entre le comportement attendu et le comportement observé de la part des femmes renvoie à des rationalités différentes.

2.- Projets de développement et logiques paysannes

Les projets de développement rural sont en général conçus selon des procédures rigoureuses: analyse de projet ex-ante; calcul du taux de rendement interne; éventuelle analyse des effets; suivi-évaluation en cours de projets, etc... Mais la rapidité de la phase préliminaire d'identification conduit à de fréquents contre-sens mettant en péril l'ensemble du projet. Inversement, certains projets "réussissent" grâce à la capacité d'innovation spontanée des populations concernées, autant qu'en raison de la valeur intrinsèque du projet.

* du contre-sens social :

Les mésinterprétations de type social peuvent se faire jour dans l'identification des "groupes-cibles", comme dans l'appréciation des processus dans le temps.

-le groupe de chasse et la coopérative

En 1972, un projet de création de "pré-coopératives" est identifié dans le département de la Lékoué au Sud-Cameroun. Constatant que des jeunes produisent en groupe, sur des champs communs, sur une base volontaire, les experts proposent de s'appuyer sur eux. En fait, cette "identification" repose sur les hypothèses

implicites suivantes: (i) il s'agit de groupes durables; (ii) les moyens de production sont mis en commun; (iii) les investissements productifs sont entrepris en commun. La dernière hypothèse suppose à son tour qu'une partie du revenu commun soit réinvesti dans la production. L'observation directe de plusieurs de ces groupes faisait ressortir les éléments suivants:

- le groupe se dissout au bout d'une ou deux saisons de culture; il se reconstitue éventuellement sur de nouvelles bases avec des membres en majorité différents;

- la terre utilisée est fournie par l'un des membres, à titre gracieux. Elle est prise sur la réserve forestière, défrichée par le groupe et récupérée par le propriétaire lorsque le groupe est dissout: le défrichement est la rémunération du propriétaire.

- le revenu est partagé sur une base égalitaire entre les membres du groupe. Dans aucun des cas observés le revenu ne débouche sur des investissements productifs. Les utilisations de ce revenu sont l'habitat, la dot, la bicyclette.

- le nombre de participants est de cinq, correspondant aux jours ouvrables de la semaine: le sixième est celui du marché et le septième celui du culte.

Le système des groupes est tout-à-fait cohérent et adéquat à son objet, mais ne peut être une précoopérative. Il s'agit d'une tontine de travail, non d'un groupement productif durable. Le nombre de participants (5) garantit la réciprocité du travail: tout se passe comme si le champ était divisé dans l'imaginaire en cinq parcelles, recevant chacune une part égale de travail. La forme d'organisation, de courte durée, pour un objectif déterminé, avec partage égalitaire et dissolution du groupe, correspond à l'ancienne organisation du groupe de chasseurs qui se réunissait spontanément, à l'initiative de quiconque, chacun amenant ses armes et le produit de la chasse étant ensuite réparti égalitairement.

Les experts croyaient rencontrer des groupes pré-coopératifs; les paysans eux-mêmes pensaient exister en tant que producteurs en commun, à partir des références d'organisation dont ils disposaient, lesquelles n'étaient en rien des coopératives.

- le mythe du "grand planteur"

Dans les régions de production arbustive (café, cacao), les projets de développement partent d'une hypothèse d'accumulation découlant de deux observations: (i) les arbres durant longtemps, la terre qui les porte étant revendiquée par le propriétaire des arbres, il est supposé que la propriété privée existe; (ii) il existe des grands planteurs, "donc" l'accumulation foncière

existe et doit déboucher sur une accumulation de capital. Il existe des grands planteurs, "donc" il existe une "classe" de grands planteurs. Dans le cas du sud-Cameroun, il est donné d'observer que plus un planteur est "grand", plus ses successeurs seront "petits". Seule la quantité de main d'oeuvre disponible explique la taille des plantations, en l'absence de pénurie de terre et en l'absence de mécanisation; la plantation grandira avec le nombre des épouses et des enfants. Puis l'héritage sera divisé en un nombre de part proportionnel au nombre des descendants, nombre lui-même d'autant plus grand que les plantations étaient vastes... Des grand planteurs, oui, mais "classe" de grands planteurs, stable dans le temps, non.

*** du contresens économique:**

Les contresens économiques les plus couramment observés ont trait à la définition de la richesse et à la transposition trop hâtive du fonctionnement de la monnaie dans les sociétés industrielles: pouvoir libérateur absolu.

- richesse et accumulation: le pays MOSSI

Les travailleurs Mossi du Burkina Fasso sont nombreux en Côte d'Ivoire. On pourrait penser que les revenus tirés de la migration puissent trouver à s'investir dans l'agriculture, ou dans des positions socialement avantageuses lors du retour. G. Ancey (1977) montrait qu'il n'en était rien. Les revenus migratoires, s'ils permettaient l'ouverture d'un petit commerce, ne permettaient pas l'installation en agriculture, ni d'ailleurs le mariage. Pour accéder à la terre, il fallait avoir un statut familial reconnu (chef de famille); de même, seule la demande d'une épouse par un Aîné est-elle recevable par un autre Aîné et l'argent n'y peut rien.

- les "sphères de circulation"

Dans de nombreuses contrées, les biens circulent dans des "sphères" déterminées. Ainsi, les biens nécessaires à la dot peuvent bien être réunis par un jeune homme. Ils ne permettront d'obtenir un mariage qu'en passant par les mains d'un Aîné. A Madagascar, (Althabe, 1969), la monnaie elle-même restait prisonnière de son origine: si le poulet était un tabou alimentaire familial, l'argent tiré de la vente de ce poulet ne pouvait servir à l'achat d'aliments.

- les formes de la richesse

"enrichissez-vous" ne signifie pas partout la même chose. Au sud Cameroun, cela signifie avoir beaucoup d'enfants, donc de nombreuses épouses. En Mélanésie, cela signifie être généreux, donc pauvre au sens où non entendons la pauvreté; l'abondance matérielle

reflétant, non la richesse, mais l'avarice, suprême défaut. La mise en oeuvre de projets de développement à base individuelle, se donnant pour objectif un enrichissement individuel, est, par avance, vouée à l'échec! Ce problème n'est pas anecdotique: l'incompréhension des formes socialement admises de la richesse conduit l'observateur pressé à la conclusion que la société qu'il observe est "auto-subsistante", puisqu'elle ne produit guère pour l'échange. Or il n'existe pas de société vraiment auto-subsistante, et l'échange de marchandises sur un marché n'est pas la seule forme d'échange possible: la circulation des épouses, la circulation de biens cérémoniels, correspondent aussi à des circuits d'échanges.

*** volontarisme développeur et innovations spontanées:**

Lorsqu'une opération de développement est conçue, son champ d'action est, nécessairement, limité à son objet: développement de la production X ou Y, "toutes choses égales par ailleurs". Mais l'activité agricole forme système de production technique, économique, social: toucher à un des aspects du système agraire aura des répercussions sur tous les autres aspects de ce système. Cette observation conduit parfois à refuser d'agir, par crainte que les effets inattendus d'un projet ne l'emportent sur ceux qui sont espérés. Mais il arrive que les effets inintentionnels soient justement ceux qui permettent le succès du projet. Deux exemples l'illustreront.

- Les sorghos repiqués (Muskwari) au Cameroun.

Le coton et les sorghos sont des plantes concurrentes: elles occupent les mêmes sols, au même moment, et requièrent du travail en même temps. L'adoption du coton conduit au dilemme suivant: avoir beaucoup de coton (donc d'argent) et peu de nourriture, ou l'inverse. Les paysans du Nord-Cameroun ont résolu cette contradiction en mettant en valeur les terres argileuses inondées en saison des pluies, afin d'y repiquer, en début de saison sèche, des variétés spéciales de sorgho, les Muskwari. Les paysans cultivent le coton normalement, puis, en début de saison sèche, ils cultivent les sorghos repiqués. Les Muskwari donneront une récolte en février, au milieu de la saison sèche, ainsi que du fourrage pour les bêtes au moment où l'herbe est rare.

En 1969, la production cotonnière du Cameroun atteint un record de 92.000 tonnes, et un déficit vivrier important; En 1970, la population se replie sur les cultures vivrières et la production de coton tombe à 28.000 tonnes. Entre 1970 et 1975, les surfaces de

songhos repiqués vont doubler, tandis que la production cotonnière remonte, rendue possible par le Muskwari. Un projet de développement (coton) était rendu viable par un effet inattendu (l'extension spontanée des Muskwari).

- Transformation du poisson au Sénégal

En 1972, la FAO essaie d'introduire un nouvel engin de pêche au Sénégal, dans la pêche piroguère: la Senne Tournante et Coulissante. Il s'agit d'un filet (senne) à petites mailles, avec lequel on encercle un banc de poisson; puis la corde du bas du filet est tirée par les marins, ce qui resserre le filet en poche dans laquelle le poisson est captif. Cet engin entraîne de hauts rendements: une prise peut atteindre ou dépasser 20 tonnes; une unité de pêche à la senne tournante débarque en moyenne 700 tonnes de poisson par an. L'effet du développement des sennes tournantes sur le marché pouvait être rédhibitoire: comment absorber un tel accroissement de la production? L'adoption du nouvel engin se fit au prix d'une prodigieuse extension des activités féminines de transformation artisanale du poisson, et notamment d'une technique, plus appropriée que les autres au type de poissons débarqués: le braisage. Le développement de la transformation artisanale était un effet inintentionnel de la diffusion des sennes tournantes; par effet en retour, cela rendait possible la diffusion technologique recherchée.

*** le développeur-le développé: deux discours, deux pratiques.**

A la fin des années cinquante, les puissances coloniales mettaient en place des micro-projets villageois à objectif unique et clairement défini: la qualité du cacao ou du café par exemple. Puis les années soixante ont vu s'accroître la taille des projets et la concentration de leurs moyens. A la fin des années soixante, la mode est aux "projets de développement intégré". La poursuite de cette logique d'un encadrement de plus en plus vaste des activités rurales par les structures de projets devait conduire aux "sociétés nationales". Dix ans plus tard, la tendance était à la dissolution des structures nationales et la mise en oeuvre de "petits projets": il s'agissait en fait d'un retour aux doctrines des années ayant précédé les indépendances. La disparition des sociétés nationales, un peu partout, allait de pair avec la multiplication des micro-projets initiés par les Organisation Non Gouvernementales. Bientôt devait se faire sentir le besoin de regrouper et de coordonner ces initiatives éclatées, dispersées et parfois contradictoires: on peut se demander si, de nouveau, on n'assiste pas à un début de cycle de concentration.

Tout projet de développement est réducteur ; il portera sur quelques aspects d'un système agraire complexe, à travers lesquels il sera supposé accroître les revenus, entraîner l'apparition d'une épargne etc.. Mais pour les paysans, la réflexion est en sens inverse: le projet est analysé au regard de ses conséquences sur les autres aspects du système agraire. La vision des paysans est non réductrice, mais au contraire généralisante, globalisante. Il s'ensuit que dans les réunions à propos d'un projet très spécifique dans ses objectifs, les questions que posent les paysans semblent souvent, à première vue, ne concerner en rien le projet lui-même: une étude attentive des questions posées montrera le plus souvent qu'elles correspondent à une anticipation d'effets très indirects du projet en discussion.

Les échecs répétés des projets de développement sont bien là qui justifient de se poser la question de savoir si les balaises de ces échecs ne sont pas en partie à

mécanismes sociaux et les systèmes de valeurs des sociétés concernées.

3- Pourquoi une initiation à l'anthropologie économique

La science économique est généralement définie comme "science de l'allocation optimale de ressources rares entre des fins innombrables". Elle se construit sur une hypothèse de rareté, et sur une croyance en la liberté des choix. Elle présuppose des postulats de rationalité issus des "économies avec emploi salarié, monnaie et intérêt" selon l'expression de J.M.KEYNES.

L'introduction de ce cours voulait faire pressentir qu'il n'existait pas une mais des rationalités. Pour Maurice ALLAIS, un homme est rationnel quand:

- (i)- il poursuit des fins cohérentes avec elles-mêmes;
- (ii)- il emploie des moyens adéquats aux fins poursuivies.

* Les théories sont des visions du monde

Toutes les sociétés classent leur environnement ainsi que les relations que les hommes entretiennent entre eux à propos de cet environnement. Les catégories sont désignées par des mots, dont le sens est accepté par tous les membres du groupe; s'ils ne le sont pas, les interlocuteurs se classent mutuellement comme "irrationnels". La théorie économique est ainsi conduite à exclure de son champ des attitudes et des faits jugés extra-économiques: la destruction des biens, les guerres, ou les biens religieux par exemple (F.PERROUX).

Les disciplines scientifiques, dont l'économie, reposent aussi sur des systèmes de classement (économique/extra-économique; rationnel/non-rationnel...). Elles produisent des concepts dont la validité repose sur un consensus. Les disciplines, et les concepts qu'elles créent, sont des élaborations abstraites; elles n'acquiescent de réalité que sur la base d'un consensus. Le "revenu national", le "PNB" n'existent que "par définition"; mais une fois créés, ils engendrent bel et bien une réalité: le classement des pays du monde à partir de ces notions, qui nous permettra de hiérarchiser les pays du Monde, en riches, pauvres etc.. Que changent simplement les définitions des agrégats et, caricaturalement, la face du monde pourrait en être changée, par la modification des hiérarchies qui en découlerait! Il apparaît nécessaire de bien prendre conscience de ce que les concepts, économiques ou autres, n'ont d'autre existence que celle résultant de notre accord.

Ainsi, aucune théorie n'est «vraie». Elle est acceptable jusqu'à preuve du contraire. Dans les sciences humaines plus qu'ailleurs, aucun exemple n'a de valeur démonstrative; un exemple confirmant une hypothèse l'illustre mais ne démontre pas. Le seul exemple qui ait valeur de preuve est celui qui contredit la théorie.

Lorsqu'une théorie est acceptée, le sont aussi les postulats qui sont à sa base, par exemple, la rareté et l'utilité dans le cas de l'économie. De ce fait, toute théorie, en expliquant les faits concrets, en donne une image, "vraie si tout est égal par ailleurs". Toute théorie, aussi efficace et efficace soit-elle, est donc une idéologie, un système de classement parmi d'autres possibles, et reposant sur un consensus.

* L'anthropologie économique:

L'anthropologie, au sens ethymologique, est LA science de l'homme et les diverses sciences humaines, histoire, géographie, sociologie, psychologie, et économie sont englobées par l'anthropologie. De façon plus modeste, l'anthropologie économique se propose l'étude des relations que les individus ou groupes entretiennent entre eux à propos des choses. Ou encore, l'anthropologie économique tentera d'étudier les aspects matériels des rapports sociaux. Les rapports entre individus et entre groupes peuvent être de toutes natures: politiques, affectifs, esthétiques, guerriers aussi bien qu'économiques. L'anthropologie étudie les rapports sociaux à travers les flux et les usages des biens qui les sous-tendent. Elle voudrait éclairer les choix économiques (l'allocation des ressources) en

mettant en évidence leurs déterminations observables, et non à partir de postulats de comportement. Les comportements économiques peuvent avoir des déterminations extra-économiques: croyances, mythes, définitions particulières de la "richesse", système de parenté etc.

A titre d'exemple, le don, la religion, qui échappent à l'analyse économique, deviennent objets d'étude pour l'anthropologie économique; ils sont sous-tendus par des biens matériels, l'objet donné, les offrandes des fidèles, la construction de temples, les biens sacrifiés. Pour l'économiste, il s'agira de domaines extra-économiques; pour l'anthropologue, la question sera de savoir qui donne quoi à qui, pourquoi les biens sacrifiés sont ceux-ci et pas d'autres, quelle est la relation entre le niveau des revenus et le volume de biens sacrifiés, le coût du temple. Toujours à titre d'exemple, nous observerons des rationalités multiples; découvrirons que la rareté est un fait social, non un fait de nature; constaterons que dans de nombreux endroits le système de parenté organise l'ensemble des relations économiques.

L'économiste part d'une définition a priori de la rationalité, l'anthropologue essaye de décrypter la rationalité des comportements qu'il observe, et qui peut être différente de celle de l'homo economicus.

L'anthropologie économique empruntera aux diverses sciences sociales au carrefour desquelles elle se trouve. Il s'agit donc d'une démarche et de méthodes, mais pas d'une discipline.

L'intérêt d'une initiation à l'anthropologie est de conduire à examiner comme dignes de question des notions ou des faits habituellement considérés comme "allant de soi". Cette initiation permettra un meilleur usage des connaissances acquises par ailleurs, en économie ou statistiques, en en percevant mieux les limites et les problèmes que pose leur transposition dans des sociétés différentes. Cette relativisation des certitudes est un préalable à toute tentative de compréhension du changement social, objectif que poursuit l'anthropologie.

I.- L'ANTHROPOLOGIE ECONOMIQUE: QUELQUES NOTIONS DE BASE

1.- Définitions

Pour pouvoir comparer des comportements et des faits relevant de contextes différents, il est nécessaire de disposer de notions de portée "universelle": c'est à dire de notions définies de telle sorte qu'elles soient applicables en tout lieu, "spécifiables" selon le

contexte. Il faut donc qu'elles soient abstraites et qu'elles ne contiennent aucun postulat de comportement; plus précisément, le postulat sera que les comportements diffèrent selon le contexte social.

1.1. Système social, structures sociales

La démarche anthropologique est systémique. Dans l'étude d'une situation, on tentera à chaque fois de repérer la "marge de manoeuvre" des individus et des groupes, la liberté de choix dont ils disposent à l'intérieur du contexte dans lequel ils évoluent. Pour cela, nous disposons de concepts tels que système et structure, qu'il est nécessaire de définir de façon précise, pour éviter les usages inconsidérés de ces notions qui reviennent souvent dans le langage courant.

* Un système, social ou autre, est une totalité composée de niveaux différents, lesquels ne peuvent être isolés indépendamment de leurs relations aux autres niveaux et à la totalité. Un système est un ensemble de structures liées entre elles par certaines règles et lois. Chaque structure est un ensemble d'objets ou éléments liés entre eux par certaines règles et lois.

Chaque niveau d'un système est à la fois spécifique et lié à chacun des autres niveaux ainsi qu'à la totalité du système. On ne peut pas déduire un niveau d'un autre ou réduire un niveau à un autre; de même, on ne peut ni réduire le système à l'un de ses niveaux ni déduire le système de l'un de ses niveaux indépendamment de ses relations aux autres niveaux.

Un exemple d'analyse systémique: l'analyse input-output dans un tableau d'échanges interindustriels (T.E.I.): chaque branche fournit les autres et reçoit d'elles, les relations entre branches ("niveaux") étant mesurées par les coefficients techniques. Certaines branches sont plus autonomes que les autres; un changement dans l'une des branches aura des répercussions dans les autres, donc sur le tableau tout entier.

* Les relations entre niveaux d'un système sont de deux ordres: "règles" et "lois". Par règle, on entend l'organisation consciente, volontaire, délibérée, des structures ou des éléments à l'intérieur des structures. Par loi, on entend la logique cachée, inintentionnelle ou résultante de l'organisation des structures. Règles et lois sont elles-mêmes dans des relations données. L'organisation consciente des structures est de l'ordre de la conjoncture; l'organisation "cachée" ou résultante, est de l'ordre de la longue durée. Les "règles" résultent d'un accord: elles sont en général observables; tandis que les "lois" doivent être découvertes par la recherche, par

l'analyse. Ces définitions ne sont pas propres à l'anthropologie: elles renvoient à la théorie des systèmes (Von Bertalanfy, 1973) et à l'usage qui en est fait dans les sciences sociales comme en biologie ou en physique.

Pour l'analyse de systèmes sociaux, nous posons qu'il est possible de les découper arbitrairement selon trois niveaux: l'économique, le politique et l'idéologique, sans qu'il soit possible de réduire la totalité sociale à l'un de ses niveaux ni de l'en déduire.

1.2. L'"économique", le "politique" et l'"idéologique".

Par niveau économique, j'entends l'ensemble des aspects matériels de la vie sociale. Le niveau économique comprendra les faits de production, de distribution et d'usage des biens et services. Cette définition n'implique ni postulat de rareté, ni postulat de rationalité: elle sera ainsi adéquate à l'analyse de sociétés autres qu'industrielles.

Par niveau politique, nous définirons l'ensemble des relations d'autorité, de contrôle. Les structures de propriété et de pouvoir relèvent du niveau politique.

Le niveau idéologique comprend l'ensemble des représentations de la réalité. Les mythes, les systèmes de valeurs, les idéologies politiques, mais également les religions, relèvent du niveau idéologique. Les religions offrent des interprétations, des représentations de la réalité, bien que d'origine divine. Les sciences, en tant que systèmes de représentation de la réalité, sont également des "idéologies".

Toute relation entre des individus ou groupes à propos de choses ("économique"), implique une relation de contrôle ou d'autorité ("politique"); cette relation est elle-même établie, organisée, à partir d'une représentation de la réalité (idéologie), qu'il s'agisse d'éthique, de morale, de référence religieuse. La division en trois niveaux est arbitraire, mais cohérente: chaque niveau est dépendant des autres et à son tour les conditionne.

A titre d'illustration, soit une usine produisant des tchadors. Le type de production découle d'un système particulier de représentation de la réalité (idéologie) qui ordonne aux femmes de porter le tchador. Les ouvriers de l'usine travaillent dans des relations données d'autorité (politique), propres non seulement à l'état des techniques, et au volume de biens à produire (économie), mais conditionné aussi par le système de représentations: travail parcellisé (taylorisme) ou non,

auto-géré ou hiérarchique etc..L'usine appartient à des actionnaires, ou à l'Etat, ou à un propriétaire unique en fonction de l'idéologie dominante. La relation des ouvriers avec le(s) propriétaire(s) sera ici d'opposition "de classe", là paternaliste, de type filial, ou religieux.

Plusieurs remarques:

- quand je parle de système, structure, niveaux économique, politique, idéologique, je fabrique des abstractions, des outils. Ces outils valent quelque chose s'ils me permettent de rendre compte de ce que j'observe. Ce qui ne veut pas dire que l'économique, le politique ou l'idéologique aient une existence réelle, qu'il s'agisse de notions "vraies". Elles sont pertinentes parce qu'elles remplissent la mission pour laquelle elles sont créées: permettre d'approcher, de représenter tous les types de société sans présupposé de nationalité ni de comportement.

- les préférences individuelles s'expriment dans un cadre donné, celui du système de valeurs. Les choix des individus sont libres, mais seulement à l'intérieur de ce cadre qui définit ce qui est bien ou mal, propre ou sale, riche ou pauvre, honorable ou déshonorant etc. Je suis libre d'affecter une part de mes revenus à mon habillement: je ne suis pas "libre", de facto, de m'habiller en femme. Français, je ne suis pas "libre" d'affecter mon épargne à un deuxième mariage, parce que la société française ne reconnaît ni la polygamie ni la compensation matrimoniale pour l'obtention d'une épouse.

- lorsqu'on passe d'une société à une autre, les références éthiques du comportement individuel ou collectif sont modifiées. Le bien devient le mal, le propre devient sale etc. Dans le domaine de l'anthropologie, rien n'a de fondement "naturel", en dehors de quelques nécessités (boire, manger, dormir, procréer) auxquelles l'imagination des hommes et les circonstances historiques apportent une multitude de réponses que chaque société tente de poser comme "naturelles".

- Les scientifiques semblent s'accorder pour admettre que l'objectif premier de tous les systèmes est de se survivre à eux-mêmes. Dans le cas des systèmes sociaux, cet objectif implique de consommer, de coopérer, de procréer. Nous ne pouvons donner ni tort ni raison à aucun système social sur une base objective: le seul critère objectif de jugement est la capacité de ce système à se survivre. Cela ne revient en aucun cas à

justifier tous les systèmes; mais à faire la part entre ce qui relève de mes références éthiques personnelles et ce qui relèverait d'un ordre "naturel". Les systèmes capitaliste et communiste sont également aptes à se survivre: ils sont donc efficaces, voilà où s'arrête l'analyse objective. Je préfère le système capitaliste car "il permet à chacun de se réaliser" ou je préfère le système communiste car "il assure la propriété collective": voici où commence l'influence de mes références idéo-logiques personnelles.

2.- Questions de méthodes

Les méthodes employées en anthropologie économique sont celles de l'ethnologie, de la sociologie, de l'histoire et de l'économie. Enoncée ainsi, la question des méthodes a de quoi faire reculer... Ce serait oublier que l'histoire procède à des analyses économiques, sociologiques, psychologiques; que l'économie édicte des comportements psychologiques, sociologiques et des lois historiques (cycles de Kondratieff; loi de la baisse tendancielle du taux de profit, ...)

Nous examinerons ces questions de méthodes à travers le recours à l'histoire, les procès de production, la circulation et l'accumulation.

2.1. Le rôle de l'histoire

L'histoire, c'est le temps. Au-delà des événements, de la conjoncture, il existe une histoire inconsciente qui échappe à la lucidité des acteurs, mais conditionne leurs choix: ainsi de l'organisation de "tontines de travail" dont le modèle inconscient de référence était le groupe de chasse d'autrefois. La publicité utilise largement ce fait pour induire des comportements de consommation. Ce temps des structures relève de la longue durée. Pour reprendre l'expression de F. BRAUDEL, "les hommes font l'histoire, puis l'histoire les emporte".

Le temps de l'anthropologue n'est pas celui de l'économiste, dès lors qu'il s'applique à comprendre les transformations des systèmes sociaux, transformations qui nécessitent des durées très longues, à l'échelle desquelles les choix individuels ne jouent plus qu'un rôle indirect. Le statisticien, plus que l'économiste, rejoint l'anthropologue lorsqu'il prend en compte la durée et fait ressortir permanences et changements dans des séries temporelles longues. En outre, les mêmes comportements peuvent être dictés par des motifs différents selon les époques.

L'histoire est une approche indispensable pour la

conception de projets de "développement": elle permet de mettre en évidence l'évolution des faits d'observation, et de bien distinguer l'image du film dans lequel elle s'insère. Reprenons l'exemple des "grands planteurs" de cacao: le recours à l'histoire nous indique qu'à tout instant il existe des grands planteurs, mais que dans la durée il n'existe pas de "classe" de grands planteurs. Au Sénégal, à tout moment j'observe plusieurs types de pêche artisanale: mais ces types différents correspondent à autant de "moments" de la carrière d'un pêcheur. Développer tel ou tel type de pêche revient à modifier les itinéraires professionnels des pêcheurs.

Ainsi, le développement, et le concept de développement ont une histoire. Ils sont liés aux décolonisations et aux indépendances: le concept fait son apparition dans les années cinquante (FREYSSINET, 1964). L'évolution des théories du développement a profondément influencé la conception des projets; elles ont elles-mêmes été influencées par l'état des relations internationales, et par les débats idéologiques entre l'Est et l'Ouest, puis entre le Nord et le Sud. (WEBER, 1978; AUBERTIN et alii, 1983)

2.2. La production

La production, acte économique par excellence, est également un acte étroitement dépendant du contexte social. L'anthropologue, cherchant à comprendre le système productif dans ses relations à l'organisation sociale et aux systèmes de valeurs, ne pourra pas se contenter d'apprécier la production en termes de "combinaison de facteurs de production". Le travail, le capital, les techniques, ne sont pas définissables de la même manière dans tous les contextes: l'exemple de la production cacaoyère au Cameroun, "épargne sur pieds", nous l'a déjà suggéré.

* l'acte productif

L'étude de la production, quelque soit le contexte, supposera d'examiner:

- qui travaille: selon l'âge, le sexe, le statut (noble, libre, esclave; aîné, cadet..)
- quels sont les objets et moyens de travail. Par objet de travail, on entend la matière première à l'état brut. Ainsi, la terre agricole, qui suppose d'être préalablement transformée pour pouvoir produire, est moyen de travail, quand la mer dans laquelle le poisson est simplement prélevé, n'est pour les pêcheurs qu'objet de travail.
- quelles sont les relations entre ceux qui travaillent et les objets et moyens de travail nous

permettra d'analyser les actes productifs. C'est ici qu'interviennent les techniques: les mêmes outils, appliqués aux mêmes objets, le seront fréquemment de façon différente, selon des techniques différentes en fonction des lieux. A titre d'exemple, l'obtention de vin de palme peut s'effectuer par la coupe de l'arbre et le recueil de la sève à sa base, ou par saignée au sommet de cet arbre. Les outils seront les mêmes, le produit également; mais dans le premier cas, l'arbre meurt et l'on ne procédera de cette manière que dans les zones où une faible densité de population garantit contre une pénurie d'arbres. En Nouvelle Guinée, il fut possible d'observer le passage de la hache de pierre à la hache métallique: à la surprise des observateurs, le gain de productivité du travail n'était que de l'ordre de 10%. La raison en était que la hache de fer était utilisée de la même façon que la hache de pierre; tout comme la bêche métallique était utilisée comme un bâton à fouir. L'outil ne vaut que par la façon dont il est utilisé (M.GODELIER).

* le processus productif

L'ensemble du processus productif assigne aux individus des places déterminées, découlant de la division du travail. Qui défriche, sème, entretient, récolte, commercialise? Qui contrôle le système de places que constitue le procès de production? Nous avons vu précédemment que tout système de valeurs est un système de classement des choses, des individus et des relations entre individus à propos des choses. Autant que les contraintes techniques, ce système de valeurs pèsera dans l'assignation de places précises dans le processus productif. Pour reprendre les termes de RADKOWSKI (1987): "Les rapports des hommes entre eux préjugent toujours des rapports des hommes aux choses".

A tout processus de production il correspond des fonctions d'autorité et de contrôle. Dans la plupart des milieux ruraux du Tiers-Monde, ce sont les systèmes de parenté qui régissent l'organisation de la production. L'aîné de lignage, dépositaire du sol, en répartit l'usage entre les groupes domestiques dépendant de lui. Ici, le sol sera réparti entre les foyers des fils mariés, là entre les foyers des neveux ("fils de soeurs"); les grenier familiaux seront contrôlés par l'aîné. La coopération dans le travail s'organisera sur la base oncles/neveux, pères/fils ou encore à partir de classes d'âges (ceux qui ont le même âge, ou qui ont été "initiés ensemble" etc.). La grande diversité des systèmes de parenté ira de pair avec celle des formes d'organisation de la production observables dans des éco-systèmes peu différents les uns de autres (voir ci-dessous).

A travers le temps, nous retrouverons les mêmes places

dans le système productif; mais nous retrouverons ou ne retrouverons pas les mêmes groupes aux mêmes places. Ainsi, dans les sociétés de chasseurs, il y a toujours un chef de chasse; mais celui-ci peut être, tour à tour n'importe lequel des chasseurs. Dans la plupart des milieux ruraux, les cadets travaillent pour les aînés, jusqu'à ce qu'ils deviennent eux-mêmes des aînés: il y a permanence des "places" (des aînés et des cadets) mais mobilité d'une place à l'autre. Puis on observe que par delà la division du travail selon les âges, se fait jour une division selon des groupes: tous les individus d'un lignage sont appelés "père" par ceux d'un autre lignage qui ont un statut de "fils", ces derniers étant prestataires de travail pour les premiers: dès lors, il existe permanence et des places et des groupes auxquels elles sont assignées. A la division du travail par âge se superpose une différenciation sociale permanente. Cette situation est actuellement présente en de nombreux endroits, entre des lignages "nobles" et des lignages d'anciens "esclaves" ou d' "affranchis". Dans les sociétés capitalistes, selon Marx, les places sont déterminées par le rapport salarial. D'un côté, un propriétaire de moyens de production; de l'autre, des travailleurs libres. Tous deux sont parfaitement interdépendants: les moyens de production ne peuvent rien produire sans travail, et le travail ne peut s'exercer sans moyens de production. Mais qui contrôle les moyens de production contrôle les produits du travail: de là l'antagonisme entre "capitalistes" et travailleurs, pourtant parfaitement complémentaires. A travers le temps, les deux fonctions, capitalistes et travailleurs se perpétuent et les mêmes groupes en restent les supports: il ya donc deux classes.

* le changement technique

L'introduction d'une nouvelle technique, de nouveaux outils associés à des "façons de s'en servir", aura des effets en cascade sur le processus productif: les groupes innovateurs se trouveront dans des relations modifiées avec les objets du travail; la position des individus ou groupes dans le processus de production peut se trouver modifiée, ainsi que les formes de coopération; les formes d'autorité et de contrôle devront évoluer. L'innovation technique n'a pas pour seul effet un accroissement de la production ou du revenu: elle entraîne nécessairement des transformations de nature sociale, voire idéologique. L'introduction de la charrue attelée en pays Serer au Sénégal nous servira d'exemple. Les Serer sont cultivateurs (pour la subsistance et le marché) et éleveurs de bovins. La terre cultivée est possession du lignage paternel, dont l'usage est attribué à chaque cellule domestique dans le lignage. Le troupeau est

possession du lignage maternel (voir ci-dessous, "matrilignage"), en indivision; il est alimenté en nouvelles têtes par le matrilignage, et géré par le chef de celui-ci. Les champs sont fertilisés par une rotation cohérente des troupeaux. Un arbre, l'acacia albida, présent en abondance dans les champs, joue un rôle clé: légumineuse, il enrichit le sol en azote; arbre à cycle inversé, il est feuillu en saison sèche et fournit un fourrage pour le troupeau; dénudé en saison des pluies, il ne gêne pas l'arrosage et l'ensoleillement des cultures. Pour pousser, sa graine doit avoir été ingérée par des boeufs; les pousses, buissonnantes, ne deviennent arbres que taillées par les hommes.

La décision d'introduire la charrue attelée pour accroître la production arachidière est légitimée par la présence de bovins. Elle aura les conséquences suivantes:

(i) arrachage des arbres présents dans le champ, qui sont autant d'obstacles au mouvement de l'attelage;

(ii) en conséquence, modification de la rotation des troupeaux;

(iii) par suite de (i) et (ii), nécessité d'utiliser des engrais;

(iv) par suite de (i), accroissement des ruissellements et de l'érosion en saison pluvieuse, tendance progressive à la désertification;

(v) déstabilisation de l'élevage, par manque de fourrage en saison sèche. donc, menaces sur l'équilibre lignager.

(vi) or, dans un premier temps, les revenus augmentent, et se transforment en boeufs additionnels pour le troupeau du matri-lignage, ce qui accroît les déséquilibres et le surpâturage...

Au Sénégal, les communautés de pêcheurs ont jusqu'ici refusé la mise en place de treuils pour remonter les pirogues sur les plages. Cette opération est le privilège des personnes âgées et entraîne une contrepartie en nature. L'argument explicitement avancé par les pêcheurs contre les treuils est qu'ils auraient trop de conséquences sur les relations entre pêcheurs et "retraités". De même, parmi les causes d'échec des centres coopératifs de mareyage, le fait que le projet entendait se substituer aux mareyeurs dans la fonction commerciale, sans pour autant assumer les autres fonctions de ceux-ci: approvisionnement des pêcheurs en intrants, fournitures de crédits de campagne ou pour des fêtes familiales ou religieuses etc.

Pour E. BOSERUP (1970), en agriculture "on ne progresse que contraint et forcé". La première contrainte au

changement technique étant la démographie. On peut constater que les systèmes agraires les plus intensifs se trouvent dans des contrées à très fortes densités de population au kilomètre-carré cultivable: la Chine, Java, l'Indonésie, ou encore les monts Mandara entre Cameroun et Nigéria. A grands traits, l'extensif rapporte et l'intensif nourrit: c'est la trop grande pression démographique, entre autres, qui "contraint" à l'intensification.

Il est possible d'étendre le propos, en admettant que les résistances à l'innovation technique résultent souvent d'une évaluation plus ou moins objective, mais bien réelle, des conséquences potentielles en cascade d'une innovation, même ponctuelle, par les populations concernées.

2.3. La circulation, et l'accumulation

Dans les sociétés occidentales, les biens sont sensés être échangés en contrepartie et en équivalence les uns des autres, sur un marché. Cet échange économique n'est pas universel, il n'est pas non plus la seule forme d'échange existant dans les sociétés industrielles.

Outre des marchandises, peuvent circuler, de façon spécifique à chaque société, des individus, du pouvoir, du prestige. Et le don et le partage sont aussi des modes de circulation. Comme tous les actes de la vie sociale, les modes d'échange, de circulation des personnes, des biens et des symboles sont liés aux systèmes de valeurs, à la "vision du monde", qui se traduit par un système de classement généralisé. Les "échanges" que j'observe, par lesquels circulent des biens, des individus, des statuts, peuvent résulter de partages, de transferts (dons), de prestations et redistributions; de trocs, d'échanges marchands. Ces diverses formes de la circulation seront étudiées plus tard (II.2); mais il est important de noter que ces multiples modes de circulation peuvent s'entre-mêler et provoquer des situations difficiles à déchiffrer pour le concepteur de projets de développement. Nous en donnerons quelques exemples, qui seront repris et approfondis par la suite.

- Pour l'Européen, le prêt d'une somme d'argent suppose que celle-ci puisse être remboursée par l'emprunteur. Un prêt d'argent implique une dette d'argent, rien de plus "logique". Chez les pêcheurs Saint-Louisiens -mais en bien des lieux autres que le Sénégal également- le fait d'emprunter implique une "dette" vis-à-vis du prêteur; mais elle n'implique pas le remboursement de toute la somme prêtée. L'emprunteur est redevable plus que débiteur; cette

dette crée un lien social fort avec le prêteur qui aura un droit absolu à prélever quelques poissons sur la pêche, qui recevra des cadeaux, aussi longtemps que la dette ne sera pas remboursée, et elle a bien peu de chances de l'être. Le prêt monétaire reçoit une obligation sociale en contrepartie, l'argent acquiert du sens. On imagine aisément les problèmes que cette conception de la dette peut poser en matière de crédit.

- En économie, marxiste comme néo-classique, la monnaie a un pouvoir libérateur absolu et une équivalence universelle: tout bien échangé sur un marché peut l'être contre de la monnaie, laquelle à son tour peut permettre l'acquisition d'autres biens. C'est le fameux circuit Marchandise - Argent - Marchandise. Or en de nombreuses sociétés, les biens sont classés dans des catégories plus ou moins étanches. Chez les TIV du Nigéria, les produits vivriers se vendent sur le marché, le produit de la vente ne permettant que l'acquisition de produits vivriers; esclaves, bétail, grands boubous, barres de métal sont associés au prestige, peuvent être échangés entre eux, et sont "cotés" entre eux; enfin, les droits sur des personnes autres qu'esclaves ne peuvent s'échanger qu'entre eux (BOHANNAN, 1955). A Madagascar, selon ALTHABE (1969), l'argent est prisonnier de son origine: l'argent d'une dot ne peut acheter de vêtement; celui obtenu par le travail salarié temporaire ne peut servir à autre chose que l'impôt.

L'étude de la circulation des biens est de nature à nous éclairer sur la pertinence de choix en matière de développement. Cette circulation peut avoir des effets dissipatifs ou accumulatifs. Dans le premier cas, les biens produits et les revenus circulent selon des circuits cérémoniels et sont soit détruits dans la fête ou le sacrifice, soit stérilisés - du strict point de vue économique - dans la constitution de trésors. Dans le deuxième cas, les biens et revenus sont utilisés pour une bonne part de façon productive (sociétés industrielles) ou vont se concentrer en des mains peu nombreuses en raison du mode de circulation (sociétés hiérarchisées), engendrant une accumulation, elle-même non nécessairement productive. L'accumulation est porteuse de changement social: aussi, "pour minimiser les changements, les sociétés génèrent des mécanismes qui, en fait, les transforment" (MEILLASSOUX). Or le but de toute doctrine de développement est bien de susciter un processus de croissance cumulatif et auto-entretenu, donc d'accumulation. Bien des échecs du "développement" trouvent leur origine dans les modes d'utilisation des richesses.

3.- Limites de l'approche anthropologique

Les limites de l'approche anthropologique découlent de ses objectifs: rendre compte des interactions entre les différents niveaux de la réalité sociale, chercher les rationalités qui dictent les choix des individus et des groupes, approcher la "marge de manoeuvre" de ces individus et groupes dans le contexte social et idéologique qui est le leur. Ces objectifs excluent d'admettre une universalité des comportements; ils excluent aussi que les individus soient libres de leurs choix et préférences indépendamment du contexte dans lequel ces préférences et choix sont exprimés.

3.1. Quantitatif et qualitatif

Il s'ensuit que l'analyse anthropologique sera pour une large part qualitative, la signification des données quantifiées l'emportant sur la précision de celles-ci. Il serait cependant incorrect d'opposer science économique et anthropologie sous l'angle du niveau de formalisation atteint par l'une et l'autre: avec les progrès rapides de l'analyse des données, l'analyse de données qualitatives sera elle-même de plus en plus formalisée.

L'étude anthropologique implique des temps de présence longs. En milieu rural, un cycle agricole complet, c'est-à-dire une année, est la durée minimale cohérente d'une étude. C'est le temps nécessaire à l'observation des faits économiques, mais aussi des événements qui permettent l'interprétation de ces faits: naissances, mariages, décès, rites divers, qui renseignent sur la rationalité des comportements.

L'anthropologue disposera ainsi d'une abondance de données non quantifiables, et d'utilité pratique limitée dans l'espace. Ses résultats resteront souvent hors de portée opérationnelle immédiate du planificateur ou du statisticien.

A l'inverse, la tendance actuelle à déduire les comportements locaux de généralités macro-économiques a sa part de responsabilité dans les échecs répétés des opérations de développement. L'étude anthropologique préalable au projet de développement est, certes, coûteuse: elle l'est beaucoup moins, comparé au coût de l'échec du projet.

3.2. Macro et micro

Pour les raisons qui précèdent, l'anthropologie économique n'est de portée macro-économique que lorsqu'elle étudie...le groupe des planificateurs ou la classe dirigeante! Plus sérieusement, compte-tenu du nombre de paramètres à prendre en compte, l'anthropologie requiert une petite échelle, celle du village ou de la région, ou d'un groupe à l'échelle d'un pays. Mais, partant des rationalités et comportements

réellement observables -et non présumés- elle a vocation à éclairer sur la pertinence de politiques nationales. Nous avons vu précédemment que les conceptions du prêt et de la dette pouvaient avoir des conséquences sérieuses sur un système de crédit. En pays Haoussa, au Nigéria, plus de 20% de la masse monétaire serait inutilisable pour l'investissement ou la consommation, car confinée dans une circulation au sein d'un système d'endettement généralisé. Chacun emprunte pour prêter, la circulation monétaire "à vide" du point de vue économique, correspondant à la génération de liens sociaux: à la dette monétaire correspond une dette sociale et derrière la monnaie, ce sont des obligations sociales qui circulent. Dans ce contexte, les phénomènes monétaires risquent fort d'échapper à la rigueur de l'analyse économique; par ailleurs, mobiliser cette monnaie en circulation pour qu'elle engendre des investissements productifs devrait être une priorité des politiques économiques au Nigéria. Voici comment l'observation de faits régionaux peuvent éclairer des choix nationaux.

Le dilemme micro/macro est celui du changement dans l'échelle d'observation et d'analyse. Il est difficile de déduire de conclusions d'ampleur nationale de l'observation de faits locaux. Il est peu pertinent d'agréger des rationalités qui peuvent être contradictoires. Ceci est vrai en anthropologie comme en économie, ni plus, ni moins.

3.3. Spécificité, comparabilité et généralisation.

En économie, la comparaison entre des lieux, des situations diverses, est rendue possible par le corpus de postulats de comportement de la théorie. Puisque tout le monde est rationel de la même manière, chacun cherche à maximiser ses "utilités" en exerçant un libre choix à partir de ses préférences, dans un univers de rareté.

La démarche des ethnologues, à l'inverse, rend difficile toute comparaison, dans la mesure où l'ethnologue tente de mettre en évidence ce en quoi la société qu'il observe est spécifique, différente de toutes les autres. Or il est vain de vouloir comparer, à des fins de généralisation, des choses définies comme spécifiques: "on ne peut comparer des litres et des kilos".

A mi-chemin, l'anthropologie économique peut permettre des comparaisons et des généralisations, dans la mesure où

- les concepts employés sont suffisamment abstraits pour n'impliquer aucun postulat de comportement, ce qui permet de comparer ces comportements;
- le caractère circonscrit du domaine de

L'anthropologie, "relations des hommes entre eux à propos des choses", lui permet de comparer non des sociétés, mais des phénomènes donnés dans des sociétés différentes. Exemples: la circulation monétaire dans tel et tel type de société; les conceptions de la richesse dans différents contextes, etc.

La démarche est ici l'inverse de celle de la science économique qui part de postulats, quitte à les relativiser selon les contextes; l'anthropologie partira de la comparaison de comportements particuliers dont elle déduira des principes de généralisation.

CONCLUSION

"Nous ignorons quelles données de base, en ce qui concerne les comportements stratégiques des sujets prenant des décisions, sont adéquates à la réalité. Tant que nous ne le savons pas, la construction des modèles restera une branche des mathématiques et de la logique, et non un instrument efficace des sciences empiriques" (T. KOOPMANS, 1957: Three essays on the State of Economic Science. N.Y., Mc Graw Hill.). Jamais la science économique n'a été aussi triomphante et sollicitée qu'aujourd'hui; elle a acquis un niveau prodigieux de sophistication dans les formalisations. En même temps, jamais les économistes n'ont autant dénoncé la crise dans laquelle se trouverait leur science. Ecoutons W.LEONTIEFF (1974, essais économiques, Calman Levy, p.100):

"Il faut malheureusement admettre que ni l'expression la plus simple de la théorie économique, ni ses versions dynamiques les plus modernes, ne nous ont fait parcourir un très long chemin sur la voie d'une explication détaillée, sans parler de prévision, des situations spécifiques du système économique réellement observé. Rarement, dans la science positive moderne, a-t-on construit une structure théorique aussi élaborée sur des bases concrètes aussi étroites et superficielles".

Ces deux grands économistes donnent la justification d'une approche anthropologique, qui voudrait contribuer à élaborer une science économique qui soit moins détachée de la réalité, de la diversité, bref, des hommes de chair et de sang, vivant en interaction avec d'autres qui ne sont pas nécessairement leurs égaux, dans des contextes qui laissent une plus ou moins grande place au "libre choix" et dans lesquels l'individu n'existe pas de façon uniforme; une science économique qui ne confondrait plus des postulats commodes avec des faits de nature et renoncerait au coup de force consistant à plier toutes les sociétés à l'uniformité des comportements qu'elle suppose.

II.- ANTHROPOLOGIE ECONOMIQUE ET DEVELOPPEMENT: ETAT DES CONNAISSANCES

Le nombre d'heures imparties à cette initiation ne permet pas d'entrer dans le détail des théories sociales ou anthropologiques, pour lesquelles l'étudiant voudra bien se reporter à quelques ouvrages et manuels donnés en bibliographie. Deux problèmes constamment présents dans les débats autour des théories du développement nous serviront de fil conducteur pour aborder cette seconde partie. Le premier est celui du changement social, qui est recherché à travers les politiques de développement, mais qui est également nécessaire à leur mise en oeuvre: que de fois nous lisons qu'il faut "changer les mentalités", qu'il faut "responsabiliser les populations" ou "structurer les groupes cibles"... Nous aborderons cette question en examinant divers types d'organisation sociale, pour envisager les passages possibles d'un modèle à l'autre. Le second problème est celui de l'accumulation, objectif évident de toute politique de développement. Nous tenterons dans un premier temps d'examiner cette question de façon classique, à travers le surplus et les échanges; dans un second temps, nous réexaminerons l'accumulation à travers une esquisse de théorie de l'usage des richesses, donnée en annexe.

1.- Les formes d'organisation sociale

On rencontre à travers le monde des types très divers d'organisation sociale, dont la société industrielle est une parmi d'autres.

1.1. Définitions: parenté, mode de production

* La parenté

Dans les sociétés des pays en développement, la parenté est au coeur de l'organisation sociale: elle sert de cadre d'organisation des villages, comme de la production et de la circulation des personnes et des biens.

Au départ des systèmes de parenté, la prohibition de l'inceste, c'est à dire l'interdiction d'avoir des relations sexuelles avec ses géniteurs (père, mère) et les autres enfants issus des mêmes géniteurs. Pour C.LEVI-STRAUSS, la prohibition de l'inceste serait liée à la nécessité d'échanger avec d'autres groupes: il est nécessaire de choisir sa femme en dehors de son lignage

II.- ANTHROPOLOGIE ECONOMIQUE ET DEVELOPPEMENT: ETAT DES CONNAISSANCES

Le nombre d'heures imparties à cette initiation ne permet pas d'entrer dans le détail des théories sociales ou anthropologiques, pour lesquelles l'étudiant voudra bien se reporter à quelques ouvrages et manuels donnés en bibliographie. Deux problèmes constamment présents dans les débats autour des théories du développement nous serviront de fil conducteur pour aborder cette seconde partie. Le premier est celui du changement social, qui est recherché à travers les politiques de développement, mais qui est également nécessaire à leur mise en oeuvre: que de fois nous lisons qu'il faut "changer les mentalités", qu'il faut "responsabiliser les populations" ou "structurer les groupes cibles"... Nous aborderons cette question en examinant divers types d'organisation sociale, pour envisager les passages possibles d'un modèle à l'autre. Le second problème est celui de l'accumulation, objectif évident de toute politique de développement. Nous tenterons dans un premier temps d'examiner cette question de façon classique, à travers le surplus et les échanges; dans un second temps, nous réexaminerons l'accumulation à travers une esquisse de théorie de l'usage des richesses, donnée en annexe.

1.- Les formes d'organisation sociale

On rencontre à travers le monde des types très divers d'organisation sociale, dont la société industrielle est une parmi d'autres.

1.1. Définitions: parenté, mode de production

* La parenté

Dans les sociétés des pays en développement, la parenté est au coeur de l'organisation sociale: elle sert de cadre d'organisation des villages, comme de la production et de la circulation des personnes et des biens.

Au départ des systèmes de parenté, la prohibition de l'inceste, c'est à dire l'interdiction d'avoir des relations sexuelles avec ses géniteurs (père, mère) et les autres enfants issus des mêmes géniteurs. Pour C.LEVI-STRAUSS, la prohibition de l'inceste serait liée à la nécessité d'échanger avec d'autres groupes: il est nécessaire de choisir sa femme en dehors de son lignage

pour avoir des relations avec d'autres lignages. La forme la plus simple d'alliance est l'échange de soeurs; puis la compensation matrimoniale permet d'étendre la circulation des femmes: A donne sa soeur en mariage à B; B donne à A des biens lui permettant d'épouser la soeur de C lequel pourra ainsi prendre épouse ailleurs. A la circulation des femmes va correspondre une circulation de biens, aussi durable que l'alliance.

Il existe un grand nombre de systèmes de parenté, mais tous dérivent de l'alternative suivante: conserver des droits sur sa soeur et aliéner ses droits sur l'épouse, ou l'inverse. La première situation (droits sur la soeur et sa descendance) correspond aux systèmes matri-linéaires; la seconde (droits sur l'épouse et sa descendance) correspond aux systèmes patri-linéaires. Pour la définition du vocabulaire de la parenté et la description des divers types de filiation et d'alliance, on se reportera à l'ouvrage édité par M.AUGE, 1975: "les domaines de la parenté", et aux extraits distribués en cours.

* Les modes de production

La notion de "mode de production", définie par MARX, et re-définie par ses disciples, est aujourd'hui passée dans le langage courant des étudiants, sans que le sens en soit toujours bien maîtrisé.

Le concept de mode de production illustre bien l'analyse en termes de système et structures.

- Des travailleurs ("force de travail"), des matières premières ("objets de travail") et des outils et techniques ("moyens de travail") définissent la structure des forces productives;
- les rapports des producteurs aux objets et moyens de travail définissent les "procès de travail" ou "procès d'appropriation réelle";
- les rapports des producteurs entre eux dans le travail (répartition des agents, répartition des résultats) et les rapports des producteurs aux non-producteurs définissent des rapports de production.

Nous avons 3 invariants (travailleurs, objets et moyens de travail) et 2 relations (forces productives, rapports de production): ceci nous définit la structure économique. Pour Marx, la structure économique est "déterminante" non parce qu'il serait possible d'en déduire le reste de la société, mais simplement parce qu'elle fournit aux autres niveaux (politique, idéologique) leurs limites, donc les conditions de possibilité du système. La "détermination par l'économique" chez Marx ne signifie nullement que tout soit déductible de l'économique; mais simplement que

l'économique fournit les "degrés de liberté" des autres niveaux du système social: la bourse ne pouvait être inventée par des chasseurs-cueilleurs.

Enfin, il faut surtout se garder de confondre modes de production et sociétés réelles: il s'agit de représentations tout à fait abstraites qui sont sensées permettre de distinguer des types différents d'organisation, non de décrire des organisations réelles. Et il faut tout autant se garder de toute tentation d'évolutionnisme, rien ne permettant de penser que les sociétés passent d'un type d'organisation à un autre de façon inéluctable.

1.2. Typologie des systèmes sociaux

Lorsque nous parlons de formes d'organisation sociale, nous définissons des modèles abstraits, fictifs, qu'il faut se garder de prendre pour la réalité concrète. Par ailleurs, ces types d'organisation sociale sont examinés à partir de la production, à partir ce qui est leur activité essentielle de production. Or, nous avons vu précédemment que les conditions d'existence matérielle ne suffisent pas à caractériser l'organisation sociale.

* chasseurs cueilleurs

Les sociétés de chasseurs-cueilleurs correspondent aux sociétés de Pygmées, aux Boshiman du Kalahari, aux aborigènes d'Australie et du Sud de l'Inde, ainsi qu'à quelques groupes d'Indiens d'Amazonie. Les principales caractéristiques en sont les suivantes:

- la terre, l'environnement sont "objets de travail" en ce sens que l'activité est limitée à une prédation, à un prélèvement sans aménagement préalable;
- les activités de chasse et cueillette supposent un vaste territoire, de petits groupes et un nomadisme, laissant aux ressources prélevées le temps de se renouveler.
- les outils sont rudimentaires: arcs, filets, lances et instrument de cueillette; tous peuvent être élaborés à partir des ressources immédiatement disponibles du fait de l'environnement.
- la cueillette est effectuée par les femmes et par les hommes, ces derniers sur les parcours de chasse;
- la chasse au filet, dans le cas des Pygmées, suppose de réunir 7 à 30 filets, ces derniers étant individuels;
- l'organisation du groupe de chasse est basée sur des groupes d'âge de force identique:
 - + les hommes disposent les filets et abattent le gibier,
 - + les femmes et les adolescents rabattent le gibier,

- + les personnes âgées fabriquent des outils, et font du piègeage de petits animaux;
- la coopération est limitée à l'opération de chasse, à l'issue de laquelle le partage est immédiat et égalitaire;

- Les conséquences de ce type d'activité seront les suivantes:

- + on a à faire à des hordes instables et composites; on n'observe pas de liens durables entre aînés et cadets; la dot n'existe pas et la cellule familiale, mono-nucléaire, est instable;

- + il n'y a aucune base, dans ce type de société, pour un pouvoir politique stable;

- + il n'existe ni détention individuelle, en dehors des filets, ni accumulation, incompatible avec le mode de vie;

- + les individus ne connaissent pas leur généalogie au-delà de la troisième génération; il n'existe pas de culte des ancêtres et la religiosité est limitée à une croyance en un "ciel inatteignable". Pour approfondir, on pourra se reporter aux ouvrages de C.TURNBULL, aux articles de C.MEILLASSOUX et G.ALTHABE.

* sociétés agraires segmentaires

Les sociétés segmentaires correspondent aux sociétés rurales de toute l'Afrique, elles sont aussi les plus répandues à travers le monde.

- La terre, cultivée, est devenue "moyen de travail"; il faut consentir des avances en travail pour en obtenir une production; le sol est possession collective, gérée par les Aînés;

- que la production soit différée implique une coopération prolongée et continue: la coopération nécessaire pour la préparation des sols et les semis doit se prolonger jusqu'aux récoltes;

Conséquence: la filiation et le mariage deviennent des préoccupations centrales; les généalogies s'allongent; le culte des ancêtres est présent.

- le système de la compensation matrimoniale est général, et la polygynie, courante.

- la division sexuelle du travail est plus marquée que chez les chasseurs;

- le circuit de prestation et redistribution se généralise.

- l'extension des groupes s'opère par segmentation, au sein des lignages dont les segments acquièrent une existence autonome, reproduisent en leur sein le circuit prestataire.

- la société segmentaire connaît un degré de complexité croissante quand il apparaît des hiérarchies entre lignages "cadets" et lignages "aînés".

Dans ce type d'organisation sociale, l'accumulation est possible en théorie.

Il a été possible d'observer ce qui se produit lorsque des hordes de Pygmées sont contraintes à la sédentarisation: la dot fait rapidement son apparition, la profondeur généalogique s'accroît, la polygamie apparaît, les cellules familiales deviennent plus stables.

* sociétés de pêcheurs et pasteurs nomades

- Dans les sociétés de pêcheurs, comme dans celles de pasteurs nomades, il existe des biens appropriables: ici, l'embarcation et les filets; là, le bétail, capital sur pied. Bien que pêcheurs et éleveurs nomades soient prédateurs de l'environnement (respectivement le poisson et les pâturages), cette existence de biens appropriables les rend radicalement différents des chasseurs cueilleurs;

- les uns comme les autres sont mobiles;

- les uns comme les autres, en raison de l'unicité des aliments dont ils disposent (lait ou poisson), sont contraints d'échanger pour se nourrir. Mobilité, capital et nécessité d'échanger les prédisposent au commerce, mais aussi à la guerre et à la conquête du pouvoir.

- en ce qui concerne les éleveurs nomades, tôt ou tard ils s'opposent aux agriculteurs sédentaires; le végétal et l'animal sont des compétiteurs.

* spécialisations ethniques

Du fait de l'organisation lignagère, il est difficile de voir se maintenir des spécialisations individuelles; en règle générale, la spécialisation est d'abord lignagère (lignages de forgerons, ou de teinturiers, ou de commerçants...), puis elle devient soit une spécialisation intra-ethnique (castes) soit une spécialisation ethnique (commerçants). Ainsi, les forgerons constituent une caste dans de nombreuses sociétés sahélienne; mais des peuples entiers sont spécialisés dans le commerce: Dioula, Haoussa...

* chefferies, sociétés à Etat

Dans les sociétés à chefferies, celle-ci est détenue par un ou plusieurs lignages s'étant imposés comme "aînés" des autres lignages. Ce sont ces lignages, à l'exclusion des autres, qui fourniront les chefs. Cette aînesse peut résulter d'une conquête, comme de l'antériorité sur les lieux.

Même lorsque les structures de la chefferie sont très élaborées (existence d'une armée et d'une administration, comme dans les émirats peul), la circulation des

richesses s'exprime dans le langage de la réciprocité lignagère. Le souverain est appelé "père", les biens font mouvement vers lui et il est réputé "nourrir ses enfants", les garantir contre les exactions grâce à son armée, et contre les famines grâce à ses greniers. Cela étant, on observe tantôt une organisation villageoise calquée sur celle de la chefferie, comme en pays Houssa, tantôt une organisation étatique calquée sur l'organisation lignagère, comme dans les chefferies Peul du Nord-Cameroun.

2.- échange, don

Historiquement, prestations, redistribution et don précèdent l'échange. L'échange d'épouses induit des échanges de biens. Des biens particuliers sont consacrés exclusivement à la compensation matrimoniale : des biens matériels s'échangent contre des statuts individuels. Mais pour que ces biens puissent entraîner des échanges de femmes, il faut encore qu'ils soient manipulés par des personnes particulières : les aînés de lignage : le statut des personnes confère aux biens des usages donnés. Ainsi, un cadet peut réunir n fois les biens nécessaires au mariage, seul l'aîné peut les faire "fonctionner" comme dot. L'échange de femmes induit des dons et contre-dons aussi longtemps que dure l'alliance.

Dans de très nombreuses sociétés s'observent des catégories de biens qui s'échangent entre eux, sans que des biens d'une catégorie puissent être échangés contre ceux d'une autre.

* Accumulation matérielle, accumulation sociale

Dans les sociétés non-industrielles, les droits sur les personnes déterminent les droits sur les choses. Je suis "grand" ou "riche" non à proportion des biens matériels dont je dispose, mais à proportion du nombre de mes dépendants.

Les dons et contre-dons vont avoir pour fonction de démontrer ces statuts, comme l'illustre le "potlatch". Les cérémonies de type "potlatch" ont été observées dans toutes les régions du monde non industriel, les analyses les plus connues étant celles de F.BOAS, B.MALINOWSKI, G.BALANDIER, M.MAUSS. A grands traits, un individu, de statut important (Aîné), "provoque" un autre individu de statut équivalent, en lui offrant des biens spécifiques en grandes quantités (plaques de cuivre, couvertures, esclaves, dans le cas des Indiens de la Côte Nord-Ouest des USA). L'adversaire, à son tour, répond par un don plus important que celui précédemment reçu. A chaque fois, les dons reçus sont soit détruits,

soit immédiatement redistribués pour démontrer qu'on n'en a pas le besoin, étant trop "riche" pour ça. Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un des adversaires ne puisse plus rien donner. Le dernier qui donne en sort le plus démuné, mais aussi avec le plus grand prestige. Le potlatch peut aller jusqu'à la destruction totale de ce que les adversaires possèdent, y compris l'habitation, le canoé chez les Indiens, les réserves de tarots en Nouvelle Guinée, les épouses au Sud-Cameroun. Pour Marcel Mauss, "le don oblige", à l'obligation de donner correspond celle de recevoir et de rendre. A la circulation des biens correspond celle des statuts. La destruction des richesses et l'ostentation transforment une accumulation matérielle en accumulation sociale; c'est pourquoi je précise que la stérilisation des biens par le trésor n'est telle que du strict point de vue économique.

Mais derrière ces échanges ostentatoires, c'est la survie de l'organisation sociale qui se joue. La destruction ordonnée des richesses conduit à un fonctionnement du système qui minimise les possibilités de changement qui résulteraient nécessairement d'une accumulation de richesses. Pour ne pas changer, les sociétés mettent en place des mécanismes qui, en fait, les transforment.

III. ELEMENTS D'HISTOIRE DE L'ANTHROPOLOGIE ECONOMIQUE

1. L'HISTOIRE DE L'ANTHROPOLOGIE:

Si nous définissons l'anthropologie par le regard sur les sociétés "autres", à des fins d'analyse et de comparaison avec la société d'origine, il s'agit d'une démarche très ancienne et très répandue: Aristote, Hérodote, en leurs temps, mais aussi Ibn Battuta, Ibn Khaldoun et tous les grands voyageurs ont porté un "regard ethnologique" sur les sociétés qu'ils ont rencontrées. Il en va de même de Montaigne, Montesquieu, Rousseau, qui utilisent les récits de voyages à des fins de compréhension de leur propre société. Il s'agit donc moins ici de l'histoire de l'anthropologie que d'une explicitation des origines et des déterminations des savoirs anthropologiques actuels.

1.1. Marx et les "sociétés précapitalistes"

Marx ne se soucie pas des sociétés "précapitalistes" pour elles-mêmes. Elles sont pour lui les "formes qui précéderont la production capitaliste", cette dernière seule étant son objet d'étude. Il s'agit de saisir la genèse du Capitalisme, et de remonter le temps à partir

de lui, dans les sociétés d'Europe occidentale. En Europe parce que là est né le Capitalisme; parce que son histoire doit permettre d'en saisir les conditions historiques d'apparition. Pour cela, Marx construit des modèles abstraits de systèmes sociaux susceptibles de rendre compte de l'évolution historique connue: les modes de production ou plus précisément les formes de production (formen en allemand). Un des schémas de succession historique serait celui qui, partant de la "commune primitive" conduirait au Capitalisme en passant par l'"esclavage antique" et le "féodalisme".

-- La première repose sur les "liens de sang" et l'absence de propriété, d'exploitation et de classes;

-- l' esclavage antique connaît la propriété, l'exploitation et les classes sociales, mais ici le travail de l'esclave appartient au maître en raison de sa propriété sur l'esclave lui-même;

-- dans la féodalité, la terre appartient au souverain ("domaine éminent"), celui-ci en conférant le droit d'usage à ses vassaux. Le serf n'appartient pas au Seigneur féodal, mais relève du domaine éminent, de la terre à laquelle il est attaché. Il s'agit là bien sûr d'une société de classes à Etat.

Pour Marx, à un état donné des forces productives il correspond des formes données de rapports de production; le développement des forces productives rend inadéquats les rapports de production existants, qui sont alors remplacés par d'autres plus efficaces (Manifeste). Les postulats sont que l'histoire de l'humanité est progressive, et qu'elle est à la fois celle de l'accumulation et des classes sociales.

Dès lors, les sociétés "autres", "précapitalistes", seront examinées pour vérifier la validité des recherches sur la genèse du capitalisme .

Marx ne prétend pas rendre compte des sociétés "autres", et ne construit que des modèles analytiques et abstraits , en prenant soin de préciser souvent qu' il faut surtout se garder de plaquer ces schémas sur des sociétés concrètes. Il est donc singulier que des périodisations de l'histoire, laissant entendre que toutes les sociétés seraient passées par les mêmes phases d'"évolution", et du simple au complexe, aient pu se réclamer de l'héritage de Marx.

1.2. L'évolutionisme :Morqan Spencer et Maine.

On a coutume de situer à la fin du 19è siècle les débuts de l'ethnologie, avec les premiers travaux de terrain effectués dans le but d'analyser les structures des

sociétés étudiées. Les "pères fondateurs" ont en commun d'être des juristes.

--Spencer (1820-1903) pense que les sociétés, à l'image des espèces, évoluent du simple au complexe. Les sociétés les plus simples sont celles de nomades "prédateurs" sans stratification sociale. Dans les "sociétés simples",

- ++ il n'y a pas d'autorité politique
- ++ il apparaît des chefs occasionnels
- ++ l'autorité est imprécise ou instable
- ++ ou, enfin, il existe une autorité politique

permanente.

Ces quatre types de sociétés "simples" ayant en commun de reposer sur des groupes sociaux autonomes et sur l'absence d'intermédiaire entre le pouvoir et l'ensemble de la société.

Les "sociétés composées" présentent des niveaux intermédiaires entre pouvoir et société.

Les sociétés "doublement composées" sont toutes sédentaires, avec développement des techniques, des transports, du droit positif.

Les sociétés "triplement composées" sont les grandes civilisations "d'où sont sorties les grandes religions".

Enfin et parallèlement, Spencer oppose société militaire et société industrielle, la première imposant une coopération obligatoire, la seconde une coopération volontaire.

Maine (1822-1888), notamment dans "ancient law"(1861), jette les bases du droit comparé, à partir d'études de structures socio-juridiques relevant de sociétés différentes. Le premier, il distingue les liens par le sang des liens territoriaux; s'il pense que les institutions peuvent s'étudier du simple au complexe, il rejette néanmoins l'idée d'une évolution identique des sociétés, insistant sur leur diversité.

Morgan (1818-1881) est le père de l'analyse des systèmes de parenté, dont il met en évidence la diversité et l'importance pour la compréhension des systèmes sociaux. Son ouvrage majeur est "Ancient society" (1877). Pour Morgan, les sociétés se complexifient au cours du temps en passant par trois "états", chaque état comportant trois étapes. Ces trois états sont la "sauvagerie", la "barbarie", la "civilisation". Dans la "sauvagerie" règne la "promiscuité", absence de règle matrimoniale; ensuite, l'inceste est prohibé pour les parents immédiats, puis apparaît le "matriarcat", suivi du "patriarcat", d'abord polygame, enfin monogame. Morgan établit des relations entre structure familiale et évolution technologique qui fait passer les sociétés par la cueillette, l'élevage, l'agriculture, l'écriture et la

métallurgie désignant la "civilisation" (de là vient sans doute l'opposition tristement célèbre entre "sociétés sans écriture" et (donc) "sans histoire" et sociétés "civilisées").

1.3. Le fonctionnalisme: Malinowski, Mauss, Merton

Avec le fonctionnalisme commence l'étude détaillée des sociétés qu'on appelle alors "primitives". Commence l'ère du recueil systématique de données selon des procédures rigoureuses, à des fins d'analyse et de comparaison.

Malinowski (1884-1942) considère au départ que chaque société se caractérise et se distingue des autres par une culture originale et singulière. Ceci par l'arrangement particulier entre les parties, les éléments qui les constituent, et la façon dont tous les éléments se relient entre eux. Le tout est unifié et il faut l'expliquer dans sa totalité: chaque trait de culture ne prend son sens que par la place qu'il tient dans l'ensemble et par ses liens avec les autres éléments culturels. Dans tous les types de civilisation, chaque coutume, chaque objet matériel, chaque idée et chaque croyance remplit une fonction vitale, a une tâche à accomplir, représente une partie indispensable d'une totalité organique. L'idée de "fonction" est tirée de la fonction d'un organe qui, liée à la cohérence du tout, correspond à une fonction vitale. Donc, tout élément culturel ou social remplit une fonction et tout élément est indispensable au tout. L'ouvrage le plus célèbre de Malinowski est "les argonautes du Pacifique Occidental", paru en 1922.

Mauss (1872-1950), élabore la notion de "fait social total": toute la réalité sociale est inscrite dans chaque coutume, cérémonie, même si cette cérémonie ne suffit pas à définir toute la société. Dans son "essai sur le don" (1924), Il montre que don et contre-don créent une succession d'obligations qui rendent cohérente la structure sociale et applique cette idée à l'étude du "potlatch".

Merton (1910-) dans "éléments de théorie et de méthode sociologique" (1965), affine l'analyse fonctionnaliste en remarquant que tout élément peut avoir plusieurs fonctions, et que la vision de Malinowski implique une cohérence totale de la société observée. Or, d'une part cette société s'inscrit dans une histoire donc les éléments, comme leurs fonctions, évoluent; d'autre part, toute société connaît des dysfonctions.

1.4. Le structuralisme: Levi-Strauss (1910-)

Claude Levi-Strauss pose les bases de la méthode structurale dans "anthropologie structurale" (1958). Les recherches des linguistes montrent que chaque langue sélectionne certains sons et en omet d'autres. Toutes les langues de la terre ne comportent pas tous les sons possibles. Il en va de même pour les sociétés et cultures: chaque système sélectionne certaines formes d'organisation parmi celles qui sont possibles. La vie sociale est fondée sur un vaste appareil symbolique; il lui correspond l'échange de femmes. Les éléments sont moins signifiants que leurs relations. La structure sociale n'est pas apparente, directement observable: elle est abstraite et elle est "le contenu appréhendé dans une organisation logique conçue comme propriété du réel". Les deux grands axes de recherche de Levi-Strauss sont les structures des rapports de parenté et celles de mythes.

Levi-Strauss a eu des prédécesseurs, tels que, entre autres, Wolf, Nadel, Radcliffe-Brown. Mais tandis que ceux-ci cherchaient des structures concrètement observables, telles que celles observables en biologie, Levi-Strauss conçoit celles-ci sur un plan abstrait, analytique et non plus descriptif. Parmi les disciples de Lévi-Strauss, on peut, entre autres, citer L. Dumont ("homo hiérarchicus"; "homo aequalis").

1.5 Le néo-marxisme et la théorie des modes de production

A l'issue du XX^e congrès du P.C. soviétique, la critique du stalinisme conduit à une relecture de Marx et à un "dépeussièrement" de la pensée marxiste à la lumière des progrès accomplis par la recherche anthropologique. La critique du dogme stalinien d'une évolution unilinéaire des sociétés à travers cinq stades allant de la "communauté primitive" au "socialisme" relance la discussion sur les "modes de production". Dans le contexte de la décolonisation, du "sous-développement" et de luttes "anti-impérialistes", l'accent est porté sur les modes de production "féodal" et "asiatique". Les ouvrages-clés de cette réflexion sont dûs à Godelier (1968), Terray (1969), Althusser (1966), Meillassoux (1964), en France.

En ce qui concerne l'évolution, le mode de production est une structure abstraite, un modèle, défini comme combinaison spécifique de forces productives et de rapports de production; il ne s'agit pas d'étapes par lesquelles devraient passer les sociétés. Dans toute société concrète ou "formation économique et sociale",

un mode de production est dominant, mais ceux qui l'ont précédé ou lui succéderont sont perceptibles à l'état de "survivances" ou de "germes".

En ce qui concerne le fonctionnalisme, la théorie des modes de production rejette l'idée de "fonction", qui implique la stabilité d'un système et conduit à rendre compapables des éléments de la réalité qui ne le sont pas: si tout élément joue un rôle indispensable, la société est bloquée.

En ce qui concerne le structuralisme, le mode de production est analysé comme "totalité structurée" en niveaux dont l'un domine -détermine- les autres, en assignant au système ses degrés de liberté. Dans les sociétés observées par les anthropologues, les rapports de parenté sont à la fois rapports politiques, rapports idéologiques et rapport de production: ils imprègnent tous les aspects de la vie sociale. Mais le structuralisme est critiqué car il est a-historique. Or, pour les chercheurs marxistes, la question est historique: elle est de comprendre comment apparaissent les sociétés de classes et comment se constitue l'Etat.

1.6 Tendances actuelles

La théorie des modes de production ne pouvait guère être utile pour comprendre les sociétés actuelles dans le Tiers Monde. Le concept de mode de production asiatique est applicable aussi bien à l'Egypte pharaonique, qu'aux sociétés à mégalithes, aux empires soudanais, aux empires précolombiens, au Dahomey du XIX^e siècle: définissant tout, il n'explique plus rien. d'autre part, le mode de production revient à caractériser une société sur la base de ses spécificités: ne permettant que la classification descriptive, il interdit la comparaison analytique. Dès que les auteurs veulent saisir les mouvements historiques, les considérations "obstétricales" tiennent lieu d'analyse: on parlera de mode de production "à naître", "embryonnaire", "mort-né" ou "moribond" ou "survivant". Les tendances actuelles ont en commun de faire amplement appel à l'histoire des sociétés et des théories mais se distinguent par leur attitude vis à vis de l'économie.

Les "économistes" considèrent que le développement est partie intégrante de l'étude sociale: le concept de développement et sa mise en oeuvre ont eux-même une histoire. Le développement est objet d'étude et non projet (cf. Aubertin et alii. et Weber)

Les "anti-utilitaires", partant des travaux de René Girard, remettent en question la place supposée de l'économie dans la vie sociale. En France, ce mouvement (MAUSS, mouvement antiutilitaire dans les sciences sociales) est parti de spécialistes de la gestion et de

l'école polytechnique, non des anthropologues, contrairement au premier (cf. bulletin du MAUSS). Rappelons que Mauss a axé une grande part de son travail sur l'analyse des faits ostentatoires.

Dans les tendances actuelles se classent également les travaux de Mary Douglas ("de la souillure", "le monde des biens") et de Marshal Sahlins ("âge de pierre, âge d'abondance"; "au coeur des sociétés"...). Ces deux auteurs ont en commun de s'opposer à l'utilitarisme et, comme Bourdieu en France, de tenter une analyse de la société à partir de la façon dont celle-ci traite les biens à travers leurs fonctions symboliques.

2. L'ANTHROPOLOGIE ET L'HISTOIRE

Marx avançait que "les sociétés ne se posent que les questions qu'elles sont à même de résoudre". Sans aller si loin, on ne peut que constater la liaison étroite entre l'évolution des idées et les faits historiques, aussi bien sur le plan politique qu'idéologique et économique.

2.1. Le temps des découvertes et des colonies

La découverte de l'Autre conduit à l'analyser en référence à sa propre société, celle-ci étant envisagée comme modèle ou comme repoussoir. Ainsi, Rousseau utilisant le "bon sauvage" pour critiquer la société française du XVIIIème siècle ou Montesquieu demandant "comment peut-on être Persan".

Au départ de la colonisation, à un moment où la technologie européenne est triomphante et supposée résoudre à terme tous les problèmes (scientisme), il "va de soi" que les sociétés autres ne peuvent ne peuvent être qu'en retard, voire attardées. Jules FERRY déclare à l'Assemblée que "les peuples supérieurs ont des droits sur les peuples inférieurs". La société européenne triomphante de la deuxième moitié du XIXème siècle "ne peut être" que l'aboutissement d'une évolution qualitative conduisant de la "sauvagerie" à la "civilisation" en passant par la "barbarie": l'évolutionnisme et la "mission civilisatrice" sont contemporains et ces paradigmes ne sont contestés que par quelques anarchistes tels Elisée et Onésime Reclus ("l'homme et la terre"; "nos colonies"). A l'anthropologue (ethnologue), on demandera de "trouver le chef", de déterminer où se trouvent les leviers permettant d'accroître l'efficacité de la colonisation.

2.2 Décolonisation et développement"

La décolonisation substitue le "développement" à la "mission civilisatrice". Les axes de recherche s'inversent. L'opposition "traditionnel-moderne" apparaît dans les écrits; dans le même temps, la valeur des sociétés étudiées est reconnue, l'ethnocentrisme critiqué; les ethnologues chercheront à comprendre les sociétés "de l'intérieur" si possible en participant aux rites d'initiation...

Avec la décolonisation, les aspects économiques sont plus étudiés. G.Balandier, en 1954, fait l'analyse de la "situation coloniale", à partir de laquelle se comprennent des phénomènes d'ostentation et des syncrétismes religieux ("Sociologie actuelle de l'Afrique Noire").

Avec le XXème congrès du PC soviétique et la "libération" de la recherche marxiste, celle-ci s'engage aux côtés des mouvements de libération et met son savoir au service des causes "anti-impérialistes".

2.3. Affrontements Est-Quest, Viet Nam, et suites

L'épisode de la guerre du Viet Nam manquera profondément la recherche anthropologique. D'abord en la stimulant, puis en la perturbant: la guerre terminée, l'épisode cambodgien et la mise au pas du sud-VietNam, en même temps que la "découverte" du Goulag ont de quoi ébranler plus d'un convaincu!

On s'aperçoit que la recherche en sciences sociales peut être une arme de guerre. La thèse de P.Gourou sur l'agriculture vietnamienne fut utilisée par les Américains; les chercheurs américains trouvaient plus facilement des crédits pour travailler dans des zones stratégiques telles que les hauts plateaux birmanes ...

C'est alors que se développe le courant "anti-utilitaire", en même temps que dans la société s'observe un regain d'intérêt pour le spirituel. L'anti-utilitarisme se fonde sur une remise en cause profonde des paradigmes sur lesquels sont basées les recherches: économicisme, intérêt, utilité. L'inspirateur principal en est R.Girard ("La violence et le sacré"; "des choses cachées depuis la création du Monde")

Seuls quelques esprits semblent rester à l'abri des tourmentes politiques et idéologiques, tel C.Lévi Strauss ("Le Regard Eloigné").

ANNEXE

Esquisse d'une théorie de l'usage des richesses

3.1. L'usage des richesses: position du problème

- simultanéité de la rareté et du gaspillage, des famines, de la guerre et de l'ostentation
- postulat économique d'une histoire accumulative, victoire sur la rareté
- subordination théorique de la consommation à la production et exclusion par la théorie économique des faits de destruction et d'ostentation

- définition des "richesses": tout ce qui, dans une société donnée, est susceptible d'un usage, soit par prélèvement direct sur la nature, soit la médiation du travail. Les "richesses" ne seront pas les mêmes d'une société à une autre, et leur hiérarchisation sera différente.

- la consommation, la destruction (gaspillage, guerres...), mais également l'investissement seraient des usages alternatifs possibles des richesses.

3.2. esquisse d'une théorie

*hypothèse historique: conservatisme des structures sociales

La destruction ordonnée des richesses préserve les structures sociales des risques de changement; la rareté serait une organisation sociale.

A travers des exemples course aux armements, Occident médiéval, Egypte pharaonique, sociétés à "potlatch".

* hypothèse anthropologique: l'usage "codifié" des richesses

Chaque société classe les choses, les hommes et les relation des hommes aux choses et les relations entre les hommes à propos des choses (bien/mal; propre/sale; noble/vil; riche/pauvre etc.).

"Les richesses n'ont jamais été principalement des moyens de survivre mais des moyens de s'exprimer, de participer à ce système de relations symboliques qu'est la société." (Radkowski)

Illustrations: attitudes alimentaires; définitions de la "richesse"; catégories de biens socialisés (vêtements...)

Le système de classement propre à chaque société codifie l'usage des richesses.

* hypothèse économique: la production est une fonction de la dépense

Tout se passe comme si tout ce qui est produit devait nécessairement être détruit, dans l'instant ou de façon différée, volontairement ou de façon catastrophique.

La production en (t) serait une fonction de la dépense en (t+1)

$$P(t) = f(D(t+1))$$

avec

$$D = C + I + Th + X$$

(Consommation, Investissement, Thésaurisation/stérilisation, et X pour la destruction, le gaspillage).

Chez B. Sataille, X est "la part maudite". La répartition de la Dépense entre C, I, Th, X, serait propre à chaque système social.

3.3 Usage des richesses et développement

- ré-intégration à l'analyse économique de comportement et faits traditionnellement exclus;
- cohérence des comportements ostentatoires dans les zones de projets de développement
- compréhension des systèmes "stables" sur de longues périodes (sociétés "asiatiques")
- l'accumulation n'est pas la norme: elle ne peut apparaître que "par défaut".
- Aux sociétés "condamnées à la croissance" (les sociétés industrielles), s'opposent celles que la croissance condamnerait (toutes les autres).

INITIATION A L'ANTHROPOLOGIE ECONOMIQUE

ELEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Quelques manuels :

H. MENDRAS, 1975: "Elements de Sociologie", Armand Colin

H. MENDRAS et M. FORSE, 1983: "Le Changement Social" Armand Colin

G. ROCHER, 1970: "Introduction à la Sociologie Générale". 3 tomes, Le Seuil, coll. Points.

Documents de cours

F. BRAUDEL 1969 - "Ecrits sur l'Histoire" Champs Flammarion.

Collectif, 1977 - "Essais sur la reproduction de formations sociales dominées" (Cameroun, Côte d'Ivoire, Haute Volta, Sénégal, Madagascar, Polynésie). Trav. et doc. ORSTOM n°64. cf. notamment papiers de J.P. DOZON, J. CHARMES, J.Y.MARTIN, G. ANCEY, J. WEBER, J.M. GASTELLU.

P. BOHANNAN 1955- "Some principles of exchange and investment among the Tiv". American Anthropologist, vol 57, febr.

P. BOURDIEU: La Distinction, critique du jugement social.

M. DOUGLAS - "De la Souillure" Maspero anthropologie.

E. GREGOIRE 1986 - "Les ALHAZAI de Maradi; histoire d'un groupe de riches marchands sahéliens. ORSTOM, 200 pages.

J. GUYER 1980 - "Food, cocoa, and the division by sex in two west african societies". in Comparative Studies in Society and history, vol22, n°3, July.

P. COUTY et G.WINTER, 1983 - " Qualitatif et Quantitatif, deux modes d'investigation complémentaires". AMIRA n°43.

M. GODELIER, 1968 - " Rationalité et irrationalité en

économie" Maspéro.

B. LATOUR , 1974 - "Les Idéologies de la Compétence en Milieu Industriel à Abidjan" ORSTOM

C. MEILLASSOUX, 1966- "ostentation, destruction, reproduction" Economies et sociétés, II,4, avr.

1975- "femmes, greniers et capitaux". Maspéro, textes à l'appui.

1976-"Le grain de la sueur", Maspéro.

C. TURNBUL, 1973- "Un peuple de fauves", Stock; (titre original:"the mountain people").

J.WEBER, 1978- "Rationalité technique et logiques paysannes: illustrations camerounaises"; colloque ORSTOM CVRS, Ouagadougou.

1978- "Le développement: concept, doctrine ou idéologie?"in actes du séminaire interdisciplinaire de l'ORSTOM.

1983- "Pêches et stratégies de développement: discours et pratiques"., FAO, Rome, mai 1983

1985- "C = R-I, my God, my Gold !" Colloque Georges Bataille et les Ethnologues, 25 p.

P. GOUROU , 1983 - "Terres de Bonne Espérance : Le Monde Tropical". Plon, Terre Humaine.

J. FAVRET- SAADA, 1977: "Les mots, la mort, les sorts" Folio essais.

J.P. CHAUVEAU, 1984: La pêche piroguière sénégalaise: les leçons de l'histoire.CRODT, DAKAR.

M.RODINSON , 1966: "Islam et Capitalisme". Seuil

G. DESTANNE DE BERNIS, 1960 - "Islam et développement économique". cahiers de l'ISEA n°106 (série V, t.2), octobre, p.105- 150.

Philippe J. BERNARD, 1984: "Les Trésors de Cérès: Fondements Anthropologiques de l'Economie". SEDES, (88 bd.St.Germain,Paris).

I. SCHULTE-TENCKHOFF, 1985 : "La Vue Portée au Loin: Une histoire de la pensée anthropologique". Ed. d'En Bas.

A.O. HIRSCHMAN, 1980: "Les Passions et les Intérêts".

PUF

1986: "Vers une économie politique élargie". Ed. de Minuit